

On l'a couché pour l'éternité

Je n'avais pas quatorze ans, je n'avais pas compris. Je n'avais pas mangé, je n'avais pas compris. Quand il a arrêté de pleurer, j'ai su que c'était fini. Quand la porte s'est ouverte, j'ai fermé les yeux. J'ai pleuré aussi. Maintenant il est prostré sur le canapé, nu. On ne m'a rien expliqué.

Maman ne pleurait plus. Puis la porte s'est fermée alors j'ai ouvert les yeux et j'ai vu. J'ai vu ce que je n'avais pas compris. J'avais deviné au son des cris, au bruit des chaussures sur le plancher, au coup de fusil, au cri d'agonie, aux pleurs d'hystérie. Maman était nue aussi, le sein gauche n'était plus là. Elle n'était plus là. Je m'appelle Sumia et je n'avais pas quatorze ans quand ça s'est produit. Aujourd'hui j'en ai vingt-six et je le revis, chaque nuit.

Aujourd'hui j'ai compris.

J'ai compris que la porte qui avait été ouverte cette nuit n'était pas le fait du hasard. Ils étaient venus sciemment chez nous. Ils savaient que nous serions là et qu'il serait là aussi, quelque part, caché. On leur avait dit qu'il était là. Ils n'auraient pas pu le deviner seuls.

Alors ils ont débarqué, le fusil à la main, les yeux injectés de haine et de sang. Ils ont regardé mon père et ont crié. Ils ont regardé ma mère et ont crié. Ils m'ont regardé et je me suis évanouie, sans un cri. Je ne sais pas combien de temps ça a duré mais j'étais comme dans un mauvais rêve où tout se passait trop vite où rien ne restait compréhensible. Il y a eu les cris, les pleurs, le coup de fusil, mon réveil. L'un d'eux m'a regardé avant de partir, un grand sourire aux lèvres, le pantalon baissé. Pourquoi avait-il baissé son pantalon ? Je n'avais rien senti.

Par terre se trouvait le sein de ma mère. Pourquoi était-il par terre ? Pourquoi mon père était-il nu ? Pourquoi ma mère ne respirait-elle plus ? Tant de pourquoi et juste ce soldat au sourire pervers, le pantalon baissé, le fusil dressé.

- On a bien ri, n'est-ce pas ?

Qui a ri ? A qui s'adressait-il ? A moi ? Moi je n'ai pas ri, j'ai pleuré, ça je me souviens mais ri, non.

- On remettra ça une prochaine fois. Je te garde pour la prochaine fois. On ne t'a pas touchée. T'es pas assez formée. Mais ta mère...

Quoi ma mère ? Elle est morte ma mère, vous l'avez torturée, puis baisée, puis tuée sous le regard de mon père la langue coupée. Quoi ma mère ? Ca ne vous a pas suffi de nous martyriser ? Il faut que vous promettiez de nous faire encore plus de mal, de me faire plus de mal ? Vous étiez venus pour lui, vous l'aviez trouvé. Alors pourquoi elle ?

Ce que je n'ai par contre toujours pas compris, c'est pourquoi ces soldats, alors qu'ils étaient censés nous protéger, étaient venus. Y en a un, je l'ai reconnu, c'était le coiffeur de ma mère et celui qui avait le pantalon baissé, c'était un cousin de mon oncle. Il tenait une épicerie près du port avant que tout ça ne nous tombe dessus. Avant, ils n'étaient pas soldats. Avant, ils tenaient à moi.

Le port, c'est de là que tout a commencé quand ils ont débarqué avec leurs tracts et leurs papiers à signer. Les blancs permettent aux autres blancs dans d'autres pays d'acheter et de vendre des noirs. Nous n'étions pas noirs ! Lui il l'était, un peu. Enfin il n'avait pas les cheveux crépus comme les autres noirs mais ils étaient quand même venus pour lui. Pour des gens comme lui. Mon père n'avait pas aimé leur décision alors il avait choisi de le cacher quelques temps ; qu'ils recouvrent un peu de bon sens comme il disait.

Mais ils n'avaient jamais retrouvé le sens, au contraire. La preuve, mon père gisait nu sur le canapé.

Le soldat avait ajouté quelque chose. Je ne me souviens plus bien maintenant. Les souvenirs s'effacent peu à peu quand je suis éveillée. C'est la nuit que tout resurgit. Ah oui, je me souviens, il a dit : « Ca te rappellera tes ancêtres, les esclaves. T'es qu'une esclave ».

Mon mari est réveillé parfois la nuit à cause des cris que je pousse pendant que je dors. Parce que je dors parfois, quelques heures. Puis je hurle, puis il me prend dans ses bras et murmure de gentilles choses mais je ne le crois pas. Je ne crois plus à ce que l'on me dit. Je ne crois plus quand il me dit qu'il m'aime, même si au fond de moi je sais qu'il veille sur moi. Mais je suis quand même inquiète car il est soldat. Oh pas un de ceux que j'ai vus, non il est soldat dans les forces humanitaires. Mais il reste un soldat. C'est son père qui m'avait retrouvée et soignée à l'époque. Je sais à présent qu'il y a des bons et des mauvais soldats. Tout le monde devrait le savoir avant de les rencontrer parce qu'on ne sait jamais sur qui on va tomber. Et même lorsque ce sont les soldats de son pays, on ne peut pas être sûr, de rien. Ca aussi je l'ai compris. Mais je ne suis pas une esclave et mon mari n'est pas mon maître.

Je vis ici depuis ce jour là, d'abord avec le père de mon mari qui m'a trouvé un logement dans ce pays d'accueil qui n'est pas le mien et qui même si je fais tous les efforts, même si je suis mariée, même si j'ai une petite fille, il ne sera jamais mon pays. Je n'y suis pas née, je n'en partage pas les valeurs et surtout, on ne m'y accepte pas vraiment. Bien sûr, il y a des gens qui font semblant et d'autres, de rares autres qui me tolèrent. Oui c'est ça, c'est une affaire de tolérance, je suis tolérée. Pas acceptée, tolérée. Là-bas, je n'étais plus à ma place parce que les choses avaient changé avec cette nouvelle décision mais au moins j'étais chez moi avec mes amies, ma famille. Cette loi, cette maudite loi... Elle a tout détruit, à commencer par nous.

« Couvre-feu instauré dès vingt heures pour tous les habitants, catholiques, orthodoxes, musulmans, athées, vous êtes tous consignés et quiconque enfreindra la loi sera condamné et exécuté sur le champ. »

Mon père avait lu ces mots sans varier le ton, comme s'il s'agissait d'une information banale mais tout avait changé. Tous les jours, il y avait des exécutions le long des murs. Cinq soldats, un coupable, mise en joue, feu, mort. Pour quelles raisons, même eux ne le savaient pas. Cinq soldats pour que le poids de la faute soit partagé. Aucun responsable direct, ils suivent les ordres. Ils épurent les rues et se purifient l'esprit en reportant la faute sur le soldat voisin : « C'est sa balle qui l'a tué ». Ils veulent nous faire croire qu'ils ne sont pas responsables. Pourtant c'est simple la responsabilité, le courage. C'est se lever le matin, regarder sa vie en face, ses actes et se dire : « Je suis sur la bonne route ». Mon père s'est levé un matin, on l'a couché pour l'éternité.

Quand je regarde ma petite fille qui dort paisiblement dans son petit lit douillet, je me dis qu'elle aura la chance de ne jamais connaître ces malheurs. Mais elle n'aura jamais la chance de connaître et d'aimer ses grands-parents, ses origines. Je suis censée lui expliquer d'où elle vient, quand elle sera grande, en âge de comprendre. Mais comment pourrais-je la regarder dans les yeux et lui dire ce qu'il s'est passé ? Oh, je ne parle pas que de ma famille, ce serait tellement simple. Je n'aurais eu qu'à lui raconter que des méchants avaient décidé de saccager la ville et qu'ils étaient morts dans le sac. Mais il ne s'agissait pas de méchants, ni de saccage. Il s'agissait d'un massacre, organisé, perpétré par notre propre gouvernement.

Ce sont nos frères et nos sœurs qui ont signé délibérément, qui ont offert la ville aux mains de ces terroristes, ces ennemis du peuple, les militaires rebelles. En échange de leur propre liberté et sécurité. Ces lâches du parlement ont quitté le pays le lendemain de la prise du pouvoir. Le putsch s'est passé vite et bien. Personne n'a rien dit, personne n'a protesté. Oh, ce n'est pas par manque de courage, c'est par manque de temps. Les quelques personnalités connues comme actives et réactives ont été de suite emprisonnées et exécutées. Ceux qui furent considérés comme des hommes de seconde classe, parce que d'origine différente, étaient pourchassés et c'est pour ça que mon père avait ouvert sa porte à Maurice, pour le protéger. Mais Maurice avait été trahi et les soldats étaient venus et mon père tué, ma mère violée et moi, meurtrie à jamais. Mais toi ma fille, tu ne souffriras jamais, je te le promets.

Aujourd'hui j'ai enfin compris et je peux t'en faire la promesse. Tu sauras à qui et pourquoi c'est arrivé. Des hommes et des femmes dans le monde m'ont donné ce courage, cette volonté de ne pas laisser les choses tomber dans l'oubli. Certains ont donné leur vie pour que la mienne soit protégée. Je leur dois bien ça, qu'ils ne disparaissent pas de nos esprits et pour toi aussi. Toi aussi tu dois savoir où tu es née et quand, pourquoi tu as la peau de couleur différente et un prénom qui ne te correspond pas vraiment. Des hommes et des femmes sont tombés pour cet espoir que tu incarnes et dieu m'en est témoin, tu seras un modèle pour tous les enfants qui pourront vivre comme toi, libre et heureuse ma fille. Des hommes et des femmes sont morts tandis que d'autres te traiteront de menteuse quand tu leur parleras, que tu leur diras pourquoi ton regard est si sombre alors que ton cœur sourit. Si des hommes te nient, dénie tes paroles, tes souvenirs, défends-toi. Argumente, ne les laisse pas te faire croire que tout n'est qu'invention dans l'esprit détraquée d'une femme martyrisée. Oui j'ai souffert, oui j'y étais et non je ne suis pas folle. Je ne fais que raconter ce que les journalistes n'ont pu écrire. Je ne fais que transmettre ce que le gouvernement a caché, les médias souillés, la vérité bafouée. Elle est là la vérité, devant toi ma chérie. Cette cicatrice à mon bras, cet œil de verre, ce sont des traces indéfectibles de ce carnage. Oui ta maman y était. Et ton grand père et ta grand-mère, une seule a survécu.

- Ah, tu es réveillée ma chérie ?
- Oui j'ai de nouveau fait un cauchemar.
- Viens te reposer, tu as besoin de forces. C'est aujourd'hui le grand jour.
- Oui, c'est aujourd'hui. C'est pour ça que je suis si nerveuse.
- Il ne faut pas.
- Alors je lui explique ce que je vais faire aujourd'hui. Regarde comme elle est paisible, si calme.
- Oui, tu seras formidable. Je serai de tout cœur avec toi.
- Tu ne viens pas ?

- J'ai reçu un ordre de mission, nous partons là-bas...
- Là-bas...

Mon mari est retourné se coucher me laissant penser à ce là-bas. Il y a de nouveau un là-bas où des soldats doivent aller. Hier c'était mon pays, ce soir là-bas et demain... Où est-ce que ce sera demain ? Personne ne le sait et c'est pour que demain, il n'y ait plus de là-bas que ce soir il part, qu'aujourd'hui je vais au Parlement Européen à Strasbourg pour défendre la cause des hommes et des femmes de mon pays que l'on veut nier. Je ne serai pas seule, il y aura d'autres personnes qui essayeront de démontrer qu'il y a bien eu des exactions, des pillages, des viols, des meurtres, un massacre. Et nous serons bien présents pour l'affirmer par nos blessures et notre sang. Je sais qu'il faudra se battre pour lutter contre les idées reçues, contre les dénis de vie.

« Les Araméens d'aujourd'hui sont les Juifs des années 1930. Les Kurdes n'existent pas. Il n'y a jamais eu de génocide au Rwanda. Les camps de la mort ne sont que pures inventions. »

Voilà quelques idées contre lesquelles il faut se battre. Oser penser de telles choses c'est croire en la bonté de l'homme sans accepter ce qu'il a de cruauté, de sadisme et de stupidité en lui. Bien sûr il est bon et malheureusement, il en est des mauvais. Prises hors de leur contexte, ces phrases gardent quand même leur imbécillité inhérente. La seule chose qui me terrorise plus que ces phrases, c'est de savoir qu'il existe des gens encore plus bêtes pour les croire et les véhiculer. Au fond, mon histoire est bien banale. Je serai parmi des centaines d'autres personnes qui auront des tragédies à expliquer. N'est-ce pas le risque ? A force de voir autant de drames, de massacres, est-ce qu'on ne va pas banaliser tout ça ? Est-ce que la mort d'une petite fille au fin fond de sa cambrousse arrivera encore à émouvoir le bel adolescent au volant de sa voiture sur une autoroute occidentale ?

C'est pour ça qu'aujourd'hui c'est un grand jour et que je peux enfin exprimer ce qu'il m'a fallu autant de temps à comprendre.

« Oui Mesdames et Messieurs, membres éminents du monde libre, aujourd'hui je ne suis pas venue plaider la cause de ma famille, de mes amis, de mon pays. Je suis venue au milieu de tous ces gens pour expliquer un phénomène qui se répète sans cesse depuis des années et pour que l'on prenne des décisions afin que cela ne se reproduise jamais plus. Ensemble, vous avez le pouvoir de changer le monde, notre monde, nos vies en votant des projets de lois, des directives pour que tous les citoyens du monde puissent espérer vivre et mourir en dignité dans leur lit et non pas après viols, sévices et autres tortures.

Aujourd'hui j'ai compris que seul l'homme peut vaincre ses démons et se donner la chance de s'améliorer. Mon mari part ce soir pour un « là-bas » il ne me dit jamais le nom mais c'est toujours un endroit différent. Donnez à mon mari le moyen qu'un jour il n'y ait plus de là-bas.

Je me suis réveillée tôt ce matin, j'ai regardé ma petite fille et je lui ai fait la promesse de tout faire pour que le monde dans lequel elle va grandir et vivre soit un bien meilleur monde. Alors Mesdames et Messieurs, agissez en ce sens. Ce n'est pas pour moi que je le demande mais permettez-lui, à ma fille, de ne jamais voir ce que j'ai vu, ce que mes amis ont vu. Que jamais son regard ne soit souillé par le sang humain, que jamais son esprit ne soit torturé par le bruit des cris, des armes et que ses nuits soient paisibles, comme elles le sont actuellement.

Agissons dès à présent. Je vous remercie de votre attention. »

- C'est un beau discours ma chérie, j'espère qu'ils t'entendront.

- Pardon, je t'ai réveillé une nouvelle fois.
- C'est ta passion et ton engagement qui m'ont réveillé.
- Mais toi au moins tu es sur place pour changer les choses.
- Je pense que les choses changent aussi au son de ta voix. Viens dormir... Je t'aime...